

XYZ. La revue de la nouvelle

Antony, allée des Platanes

Michèle Péloquin



Numéro 88, hiver 2006

Les « Cartier » de la nouvelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3193ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Péloquin, M. (2006). Antony, allée des Platanes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (88), 69–76.

Antony, allée des Platanes Michèle Péloquin

Pour Loula et Nicolas

LORSQU'UN TÉLÉPHONE sonne trop tôt un dimanche matin, trop tard un soir de semaine ou pire la nuit, on imagine toujours une mauvaise nouvelle. Une mauvaise nouvelle comme la mort, qui elle aussi survient toujours trop tôt, ou trop tard, après d'incompréhensibles souffrances. Quand la sonnerie du téléphone m'a tirée de mon sommeil ce lundi-là, j'ai tout de suite su que Jenny venait de mourir. La voix mouillée de mon amie me l'a confirmé.

— C'est fini... maman est partie...

Il faisait encore nuit. Une oreille collée au plastique froid du sans-fil, l'autre soudée à mon oreiller, j'écoutais mon amie me raconter les dernières heures de sa mère dans une clinique d'Antony, en banlieue de Paris, en m'efforçant de garder les yeux ouverts. Le décor de ma chambre, flou dans l'obscurité, finissait par disparaître sous mes paupières.

Si l'annonce d'une mort souvent nous jette dans cet espace figé hors du temps et nous laisse sans réaction immédiate, le fait que l'événement se produise à des milliers de kilomètres ajoute à son caractère irréel. J'avais beau me répéter *Jenny est morte*, l'idée ne parvenait pas à atteindre ma conscience, entre éveil et sommeil. Or, tandis que mon amie parlait, se superposait à sa voix, au point de la couvrir totalement, un autre son, plus sourd mais presque joyeux : le bruit des roulettes de nos valises sur le pavé de l'allée des Platanes à Antony lorsque, deux ans auparavant, mon amie, sa cousine et moi étions allées rejoindre Jenny pour des vacances en Bretagne. Nos valises roulaient vers l'entrée de l'immeuble, leurs roulettes résonnaient dans la lumière blanche de ce vendredi 2 août. Nous riions d'être si peu discrètes. Mon amie criait doucement *Maman!*, sa cousine *Tatie!*, moi *Jenny!*, nos regards rivés aux volets de l'appartement du troisième étage. Une dame qui sortait avec son chien s'est exclamée *Anna! C'est pas vrai!* en se précipitant vers

nous et la valise de mon amie a glissé sur le côté. Puis le roulement a repris, rond, régulier... un peu plus je me rendormais.

— Les médecins lui donnaient encore deux, trois mois, au moins jusqu'à Noël. Il faut que je change mon billet d'avion. Tu pourras me conduire à l'aéroport ?

Jenny s'appelait en réalité Eugenia. Mais elle n'aimait pas son prénom. Elle se faisait appeler Jenny par les membres de sa famille, ses amis et les jeunes bénévoles d'Amnistie internationale avec qui elle travaillait. C'était aussi le nom inscrit sur sa boîte aux lettres. Lors de sa dernière visite à Montréal, réunies autour d'une tortilla de patates qu'elle nous avait préparée entre deux marathons de magasinage boulevard Saint-Laurent, nous avons discuté de son prénom. Était-il associé à une personne détestée, à quelque souvenir désagréable ? Était-ce la similitude avec le mot « ingénue » qui la dérangeait ? Éprouvait-elle de l'aversion contre l'eugénique ? Pour toute réponse, Jenny m'avait sèchement répondu qu'il s'agissait d'un prénom idiot.

— J'aurais dû partir plus tôt...

À travers ses reniflements et les regrets inévitables, mon amie répétait *C'est pas juste*. Je n'ai rien ajouté pour la reconforter. À vrai dire, je ne savais trop, encore endormie, si elle renvoyait au simple fait de mourir, aux circonstances dans lesquelles cette mort précisément s'était produite, ou au billet d'avion dont la date de départ avait maintenant l'air d'une vilaine blague. De toute façon, j'étais d'accord avec elle : mourir seul est certainement injuste. Et je comprenais que mon amie n'attendait aucune réponse, sinon que je me souviennes avec elle.



C'est en Bretagne que j'ai vraiment connu Jenny, dans le jardin de la villa louée à Brillac, près de Sarzeau dans le Morbihan, où nous prolongions les repas et les discussions en buvant du cidre au milieu des hortensias. Dès notre arrivée, la cousine de Nantes, depuis vingt ans établie à Trois-Rivières, nous avait raconté l'anecdote, lue dans un roman français, selon laquelle un personnage

faisait passer du rose au bleu les fleurs des hortensias en urinant à proximité. Jenny avait tenu à tester la première ledit effet de l'acidité sur les sols.

Cette humeur folle ne l'avait plus quittée de tout notre séjour, si tant est, bien entendu, qu'être de bonne humeur puisse inclure râler avec la même énergie qu'on met à décortiquer les étrilles, les tourteaux, ou à fatiguer la laitue. S'il pleuvait un matin, elle entonnait d'une voix forte un de ces airs espagnols qui allègent le cœur ; si un soir le froid nous gardait à l'intérieur, elle entreprenait de nous raconter sa vie pour la énième fois en enfilant les whiskys. Le plus souvent, mon amie et sa cousine en profitaient pour se coucher tôt et je restais seule à écouter Jenny : le départ précipité de Madrid, l'exil en France, Barcelone qu'elle rêvait de voir depuis toute petite et qu'elle n'avait jamais pu visiter... C'était en février 1939, quelques jours seulement avant que les troupes franquistes ne s'emparent de la ville. Jenny avait huit ans. Immanquablement elle entamait son long récit par cet épisode, dont elle pouvait reprendre le même détail plusieurs fois, l'amplifiant toujours un peu plus ou le modifiant, comme lorsqu'on souhaite secrètement que ce qui n'est pas clair pour nous le soit parfaitement pour notre interlocuteur ou que celui-ci puisse, à notre place, trouver les mots justes.

Le lendemain, Jenny n'avait rien perdu de son aplomb. Si nous sortions pour manger en ville, mon amie, sa cousine et moi devions passer à l'inspection puis camoufler cette bretelle de soutien-gorge apparente et vulgaire, remplacer ces cothurnes ridicules que nous appelions des sandales. Ou bien elle rajustait elle-même d'un mouvement sec cette épaule tombante à notre robe qui nous donnait une allure de bossue. Et si à un carrefour un piéton s'avavançait inconsidérément sur la chaussée alors que nous y engagions notre camionnette, elle menaçait l'imprudent de prendre le volant et de lui tailler un short.

Jenny entreprenait tout avec un enthousiasme la plupart du temps excessif. Y compris parler. Parler en voiture alors que nous essayions de déchiffrer une carte routière, à la plage plutôt que de se plonger silencieusement dans un polar. Elle réfléchissait à voix haute, commentant la laideur de tel centre commercial, s'inquiétant

qu'on ne puisse trouver où acheter le pain au retour, se demandant de quel siècle pouvait bien dater cette maison à colombages ou se moquant de l'accoutrement d'un touriste. De toute évidence, elle s'attendait à ce que nous la suivions dans ses réflexions et que nous lui répondions, si bien qu'elle se fâchait contre nous et notre manque d'attention. Elle réussissait à nous exaspérer!

Lorsque son fils, de passage dans la région, nous a rejointes pour une journée accompagné de son épouse et de leur petit, Jenny s'était mis dans la tête que nous irions en balade jusqu'à Quimper en passant par Carnac, Pont-Aven et Concarneau. Nous sommes finalement rendus jusqu'à Quiberon. Sur la Côte sauvage, que mon amie et son frère désiraient revoir, nous avons fait une longue promenade. Jenny, main dans la main avec son petit-fils d'un côté et sa belle-fille enceinte de l'autre, ouvrait le cortège d'un pas militaire. La suivaient mon amie et son frère, marchant bras dessus, bras dessous. Parfois mon amie appuyait la tête sur l'épaule de son petit frère. À distance, la cousine prenait des photos alors que moi, loin derrière, je les observais en m'interrogeant au sujet de ces étranges constructions de béton qui çà et là jonchaient la côte, à moitié enfoncées dans la terre, ces blockhaus vestiges de la dernière guerre, apprendrai-je plus tard, qu'au début j'avais pris pour des toilettes publiques plutôt mal entretenues. Ce jour-là, malgré le beau temps, la mer soufflait des siècles de vent en colère contre les falaises desquelles il était d'ailleurs périlleux de s'approcher. Devant tant d'infini et dans cet état d'apesanteur, il aurait été aisé de se prendre pour un oiseau.

Il est des paysages qui appellent le silence. Sur la Côte sauvage, le vent l'imposait. Et le sol rose couvert d'armées sur lequel nous déambulions ressemblait à un tapis volant.

De retour à la longère au bout de l'impasse du Golfe, nous sommes demeurés longtemps autour de la table à bavarder de tout et de rien, de ces riens qui forment des touts, de ces grands touts qui ne nous disent rien... jusqu'à ce que le coucher de soleil se retire de notre jardin en vagues orangées. À voir Jenny aussi sereine sous les étoiles, j'ai pensé qu'elle venait sans doute de vivre une de ces journées qui, des années plus tard, nous permettent d'affirmer qu'on

a déjà été vraiment heureux. Le petit s'est endormi dans les bras de sa grand-mère aux joues roussies, qui soutenait encore que nous aurions pu nous rendre à Quimper.

— Est-ce qu'on met des petites culottes à un mort ? En tout cas, moi, il est pas question que j'enterre ma mère pas de culottes.

Sans que je m'en sois aperçue, la pâle clarté d'avant le lever du soleil avait rempli ma chambre, révélant à travers un filtre granuleux les toiles sur les murs, les meubles, et un bas couvert de poussière derrière une armoire.

— C'est que... j'me souviens pas comment on avait fait pour papa, ça fait trop longtemps.

Jenny est tombée malade peu de temps après les vacances en Bretagne. Peu de temps après avoir réintégré le deux-pièces cuisine de l'allée des Platanes, l'îlot de solitude où chaque objet du passé laissé intact lui rappelait l'absence. De ça aussi, elle parlait abondamment. De cette solitude qu'aucun animal domestique ou abonnement au théâtre ne peut soulager et qui parfois devient plus difficile à supporter pour ceux qui l'entendent et n'y peuvent rien que pour celui qui la vit et s'en trouve ainsi moins effrayé, quoique plus affligé. Jenny, c'est toute la Côte sauvage qu'elle portait le long du cœur.

La nouvelle de cette tumeur au cerveau qui fit s'évanouir Jenny devant l'étal d'un poissonnier nous a tous hébétés. Rien chez elle ne laissait présager la maladie. De toute façon, le malheur se laisse-t-il jamais deviner ? Et puis la maladie, c'est un peu comme le bonheur qu'on voit dans la cour du voisin : on ne l'imagine pas dans la nôtre. Pas plus que sous nos propres traits dans le miroir de la salle de bains, qu'à table où elle s'est invitée délogeant l'appétit. Pas plus que sur le canapé du salon qu'on ne quitte plus et d'où on regarde les jours se défaire comme l'ourlet d'une jupe mal cousue. Jenny avait l'élégance véritable de ces femmes qui possèdent peu de moyens mais beaucoup de fierté. Elle n'allait pas accepter ça.

Le matin de notre départ d'Antony, Jenny débordait d'un entrain empreint d'ostentation. Nous avons déjeuné toutes les quatre comme à l'habitude et comme à l'habitude Jenny a commenté les actualités télévisées, la météo de la semaine. Elle organisait déjà nos

prochaines vacances, en Gaspésie cette fois, à cause des bigorneaux et du gros caillou. Mais Jenny ne nous a pas accompagnées à l'aéroport. Elle n'est pas descendue avec nous attendre le taxi sous les platanes. Elle n'a pas ouvert les volets pour nous envoyer la main ou nous souhaiter bon voyage. Non. Elle a prétexté un rendez-vous pour lequel elle devait se préparer, un rendez-vous de dernière minute. Elle s'agitait, courait de sa chambre au salon où nous tentions de boucler nos valises qu'elle emplissait de vêtements devenus trop justes pour elle ou de produits de beauté achetés par erreur. Elle nous a ensuite embrassées de manière expéditive, en gardant toutefois un peu plus longtemps sa fille dans ses bras. Dans l'oreille elle m'a soufflé, sur ce ton péremptoire que je lui connaissais bien, *Tu prends bien soin de ma fille, hein*. Puis elle a ouvert la porte en criant *Ouste!*, comme si nous avions été une bande d'enfants turbulents. Comme si nous allions rentrer pour souper.

— Qu'est-ce qu'elle pouvait être chiante parfois! Tu sais, je crois qu'elle en avait marre.

Les semaines qui ont précédé sa mort, Jenny était devenue exécration avec les membres du personnel de la clinique d'Antony. Elle rouspétait sans cesse, comme elle le faisait chaque fois qu'elle sentait que quelque chose qui lui appartenait ou devait lui revenir pouvait lui être ravi. Comme chaque fois qu'un imbécile, un général ou un piéton, se mettait en travers de son chemin pour l'empêcher d'aller là où elle voulait aller. Elle réclamait les infirmières toutes les dix minutes, exigeant ceci, refusant cela, s'indignant de tout. Puis elle les foutait à la porte sans ménagement, elles ainsi que tous ceux, y compris les proches, qui lui disaient de se battre, de ne pas se laisser aller. Tous ceux qui lui ordonnaient de penser à sa fille, à son fils, à son petit-fils. *Et moi, purée?* Tous ces petits comiques qui avaient connu quelqu'un qui s'en était drôlement bien tiré et qui la suppliaient de manger, de boire, de croire. De continuer à souffrir.

— J'aimerais tellement ça, avoir la foi...

□

Mon amie était maintenant plus calme. De la douleur fulgurante qui l'avait happée quelques heures auparavant ne restait de perceptibles que ces égratignures à la surface de la voix. Le soleil à travers les tentures de ma fenêtre dessinait des flaques de lumière mouvantes sur mon couvre-lit et j'entendais en sourdine la radio d'un voisin. *Jenny est morte. Jenny est morte.* Jamais comme ce lundi matin-là je n'avais perçu avec autant de netteté le flou. Sur un ton méthodique, mon amie passait en revue ce qu'il lui faudrait régler dans la journée, en commençant par rappeler son frère. Dans un parfait coq-à-l'âne, elle sautait d'aujourd'hui à hier à il y a des années, comme si du cauchemar dont elle émergeait à peine il avait fallu tirer une interprétation sensée.

Que nous réagissons curieusement devant ce qui nous échappe ! On invente des coïncidences, entre les dates, les événements. On voit des signes annonciateurs dans tout : un chat maussade, un oiseau blessé dans la rue, et ce rêve étrange qui nous avait tant troublé, dont on ne pouvait saisir le sens sur le moment et qui aujourd'hui éclaire le présent. On imagine une vie de l'autre côté des nuages, un monde calqué sur le seul que nous connaissions. Des fêtes entre ceux qu'on a perdus, qui se rencontrent. Il arrive même que nous leur prêtions, longtemps après leur départ, des réactions aux événements terrestres. Et on emprunte à l'imagerie enfantine, comme si la mort ne pouvait se traduire qu'à travers un accès de naïveté, aveu de notre impuissance. On construit des ponts. Entre le néant et l'ici-bas, le visible et l'invisible. Tout pour affirmer la souveraineté de la vie.

Jenny est morte à l'aube le jour de l'anniversaire de naissance de son mari, finalement emportée, comme lui, par un cancer des poumons. Mais cette mort, après tant de souffrances, tout à coup ressemblait moins à un naufrage qu'à l'arrivée à bon port d'un bateau lourdement chargé. En tirant les rideaux, le soleil m'a sauté au visage et c'est celui de Jenny qui m'est revenu en mémoire : la tête retournée pour mieux recevoir le soleil, les yeux mi-clos, elle fredonne *Cucurrucú Paloma* à la manière de Caetano Veloso du film d'Almodóvar de qui elle ne cessait de vanter le génie. Assise pieds nus sur la banquette arrière de notre camionnette, les genoux

ramenés sous le menton, elle avait l'air d'une gamine au premier jour des vacances scolaires. Une gamine de huit ans, heureuse.

— Tu viens tout de suite, hein ? J'ai pas envie qu'on reste prises dans le trafic du lundi matin.

J'ai déposé le sans-fil sur la table de chevet, ai enfilé rapidement un jean. Puis j'ai sauté dans ma voiture.

Sur l'autoroute, je ne pouvais m'empêcher de revenir au soleil dans le rétroviseur. Ce même soleil, ai-je pensé, qui se levait à Antony ce matin lorsque Jenny a décidé de partir. Ce même soleil qu'à cet instant on pouvait aussi voir depuis la Côte sauvage... ou Madrid... ou Barcelone...